

53
1975

Sommaire

Echos de la session des 12 et 13 juillet 1975

— L'Atelier Prêtres-Ouvriers

Jacques Meunier

p. 5

— Dans la diversité de nos situations et
de nos engagements, vivons-nous et
sommes-nous responsables du même
Evangile ?

Marcel Massard

p. 13

Lire l'Evangile

— La Parole de la brebis retrouvée

Pierre Derouet

p. 31

Carnet de la Mission

p. 43

Session des 12-13 juillet 1975

L'atelier Prêtres-Ouvriers

Jacques Meunier

Engagement politique et responsabilité ministérielle. Voilà bien sûr un sujet qui est au cœur de la recherche de l'atelier Prêtres-Ouvriers.

Mon intervention n'aura pas pour but de dire ce que l'ensemble des prêtres-ouvriers de la Mission de France vit dans ce domaine. En particulier il n'est pas question de faire un inventaire descriptif des différentes manières pour les copains prêtres-ouvriers, de vivre un engagement politique. Pas plus qu'il n'est question de décrire les analyses objectives qui conduisent certains d'entre nous à s'engager politiquement. Par ailleurs, l'atelier P.O., même s'il est assez représentatif dans sa composition de l'ensemble des prêtres-ouvriers de la Mission n'a pas à parler au nom de tous. Son but est de faire état de sa propre réflexion, habituellement au service de l'ensemble des prêtres-ouvriers pour relancer leur recherche ; aujourd'hui au service de l'ensemble de la Mission de France, pour apporter sa contribution à une

mise en communion des recherches encore balbutiantes, mais dont ces deux journées peuvent être un temps fort.

Au cours de l'année 1974, les deux sessions de l'atelier ont porté d'une part sur responsabilité syndicale et responsabilité ministérielle et d'autre part sur dimension politique de nos engagements et responsabilité ministérielle.

Des comptes rendus de ces deux sessions, j'ai retenu 3 points qui formeront les 3 parties de mon intervention.

- le constat que peu de prêtres-ouvriers sont engagés politiques, et la signification de ce constat ;

- l'inévitable question Foi-marxisme : nous avons essayé de mesurer les enjeux et les risques de l'engagement au Parti Communiste d'un certain nombre d'entre nous ;

- à propos des repères sur le ministère, le cheminement de notre réflexion.

Encore peu d'engagés politiques

Pourquoi ?

D'emblée, dans notre réflexion, nous nous sommes affrontés à un constat.

D'une part, il existe dans nos vies, une forte dimension politique. On peut même dire que cette dimension politique va grandissante.

Il faut reconnaître par exemple, que la plupart des prêtres ouvriers ont choisi de vivre dans une situation à très forte densité politique (dimensions des boîtes où nous travaillons — relations...) et bon nombre de nos camarades sont des militants engagés politiquement.

Même si nous ne sommes pas engagés de fait dans un parti, nous sommes bien conscients que l'action syndicale comporte un aspect politique. Nous sommes situés dans une histoire politique dans laquelle les analyses qui motivent nos choix et nos solidarités, sont d'ordre politique. Plus précisément, il nous arrive même d'être sollicités par des camarades du P.C., du P.S., par exemple, à l'occasion d'élection.

Impact politique très fort, donc.

Et pourtant, la plupart des P.O. ne militent pas dans un parti.

Notons quand même, que depuis quelques années un mouvement se dessine, mouvement dont on peut dire à l'heure actuelle, qu'il va grandissant. Notons

aussi, à ce sujet, qu'une certaine diversification se réalise : des camarades P.O. adhèrent au P.C., au P.S., au P.S.U., voire même à des organisations plus marginales.

Mais quand même ; et malgré ce mouvement, si l'on prend en compte les chiffres, il demeure un écart massif entre le taux et le niveau des engagés syndicaux et ceux des engagés politiques.

Mis face à ce constat, nous avons cherché à en dévoiler les raisons. Nous en avons trouvé et de diverses natures. Disons rapidement que ces raisons sont attachées à des questions de temps, ou bien encore à des réticences psychologiques, un certain recul devant les passions qu'entraîne le politique ; non vraiment ces raisons ne nous ont pas satisfaits. Raisons insuffisantes ou même obscures. Dans un groupe comme le nôtre, où la conscience politique est développée, et où les dimensions politiques de la responsabilité ministérielle sont mises en valeur depuis longtemps, il n'est pas possible qu'une « arriération mentale collective » explique totalement notre réticence à militer dans un parti politique.

En fait, même si cela n'est pas toujours très clair ou très conscient, des raisons de type ministériel interviennent dans nos choix et nos non-choix de l'engagement politique.

Nous avons bien senti qu'au delà et au travers des itinéraires personnels, un enjeu collectif est à évaluer. Ou encore, nous n'avons pas à classer des attitudes. Nous n'avons pas à justifier ou désavouer des choix au nom d'arguments théologiques. Nous avons à mesurer un enjeu : en quoi le ministère dont nous sommes collectivement responsables est-il impliqué dans ces affaires ?

Enjeu oui, et que nous avons bien repéré en particulier sur deux points qui ont fait et qui font encore débat :

la question du pouvoir,
la question de l'urgence et l'actualité de la Parole de Dieu.

- La question du pouvoir :

L'appartenance à un parti politique nous situe dans une démarche qui inclut la prise de pouvoir, or dans nos attitudes ecclésiales, nous sommes héritiers d'un effort qui veut se couler dans une ligne de service et qui nous situe autrement dans le domaine des rapports de forces. Cette difficulté soulevée est l'occasion d'un débat au terme duquel une question demeure et qui doit rythmer nos attitudes face à l'engagement politique : dans la manière de nous situer dans le champ du pouvoir, nos démarches sont-elles significatives de ce que l'Eglise a à être dans le Monde ?

Foi - Marxisme

Tout au long de notre réflexion sur l'engagement politique, deux questions se sont recoupées en permanence :

- Urgence et actualité de la Parole de Dieu.

Ce qui nous anime bien sûr ; au plus profond, c'est retrouver en quoi la parole de Dieu peut être parlante aux hommes d'aujourd'hui.

A ce sujet, deux affirmations se sont affrontées :

— pour les uns, l'urgence, le premier appel c'est attester dans l'histoire la force de la Parole de Dieu ; et même travailler à rendre parlante la Parole de Dieu, c'est une manière de servir indirectement la dimension politique de l'homme dans son contenu et son authenticité.

— pour d'autres, c'est à l'intérieur de l'engagement politique qu'il faut signifier l'importance de la Foi ; ne pas renier le fait d'être chrétien et vouloir inscrire de manière originale ce fait que nous sommes de Jésus Christ.

Derrière ces affirmations, il y a la volonté commune de prendre en compte un enjeu important :

en fait, quelle parole écrivons-nous dans le Monde et dans l'Histoire ?

ou encore, quelle parole collective de Jésus Christ, sommes-nous pour le monde d'aujourd'hui ?

— dans l'engagement politique y a-t-il plus que dans l'engagement syndical ?

— dans l'engagement au P.C., y a-t-il plus que dans l'engagement politique ?

Très rapidement, il nous est apparu impossible de traiter de l'engagement politique comme un en-soi, hors de nos enracinements concrets. Et nos enracinements concrets, nos solidarités habituelles, nous conduisent inmanquablement à nous situer par rapport au marxisme. Sans cesse nous revenons à un carrefour où se rencontrent politique et marxisme, et plus spécialement le marxisme représenté et vécu à la manière du Parti communiste.

Confrontation marxisme-foi, vieille question, vieux débat, mais dans lequel il y a deux façons de se situer :

— d'une part, prendre en compte l'originalité des marxistes *et* des chrétiens ; du marxisme *et* de la Foi ; chercher ce que les uns apportent aux autres, mesurer les enrichissements réciproques. Attitude de concurrence, en quelque sorte.

— et d'autre part, apprendre à vivre la Foi, en étant marxistes jusqu'au bout.

Nous pensons dire et ceci est vrai à des niveaux divers pour tous, engagés politiques ou pas, que s'opère une transformation de nos mentalités, un glissement dans nos comportements qui traduisent le passage de la première à la seconde attitude. Il faut couper les ailes à l'expression « les chrétiens *et* les marxistes ».

Cela est manifeste aussi bien dans des affirmations jaillissant d'une expérience discrète mais réelle (pour certains l'engagement fidèle au P.C. est vieux de plu-

sieurs années), dans les questions posées, dans les doutes qui subsistent, que dans les risques déjà vécus.

— **des affirmations** : il y a tout un faisceau convergent :

- être chrétien avec une philosophie matérialiste,
- vivre la relation au Père, dans une mentalité matérialiste,
- rejoindre le Père à travers une pratique matérialiste et cette expression centrale qui résume l'ensemble.

Vivre Jésus Christ en étant marxiste.

— **des questions** : qui sont quelquefois à l'envers des affirmations :

- chrétien et marxiste, comment faire pour lier les deux ?
- est-il honnête d'accepter l'analyse économique, en oubliant l'analyse philosophique qui la sous-tend ?

Mais plus précisément, deux questions habitent ceux d'entre nous qui déjà militent au P.C.

- Comment à l'intérieur du Parti, vivre en clair et exprimer aussi bien la foi que le ministère, et l'appartenance à l'Eglise ?
- Dans la mesure ou de plus en plus de croyants adhèrent au P.C., comment porter à l'intérieur du Parti, la responsabilité de la vie collective de la Foi ?

— **des risques** :

C'est d'abord l'aventure pour ceux qui changent de pays idéologique : « Nous sommes dans un cheminement, habités par un sentiment de dépaysement et d'insécurité, encore attachés à nos fidélités

anciennes, mais déjà déportés vers une autre idéologie ».

- C'est encore l'épreuve de la démystification de la Foi : risque ou chance. La critique marxiste de l'aliénation religieuse conduit à la peur ou au contraire à la joie ; joie de redécouvrir Jésus Christ, comme enracinement historique, point d'appui de la Foi.

- C'est aussi le déplacement de la question de Dieu. Marx soutient que l'idée de Dieu sera évacuée par un acte social. Accepter cette provocation, c'est vivre et chercher Dieu à l'intérieur d'une pratique matérialiste.

Les questions posées, les risques reconnus et acceptés sont à la taille de l'enjeu. Nous avons parlé de pari à jouer

au nom de l'Eglise. Un pari dont seule l'histoire rendra compte :

Faire la preuve que la Foi tient et ce phénomène commence à interroger nos camarades marxistes. La Foi tient, c'est-à-dire... pas seulement que l'on conserve la Foi, mais qu'elle progresse et qu'elle peut être attestée et annoncée. La Foi non seulement vécue individuellement, mais la Foi vécue en Eglise : c'est le difficile problème de l'existence sociale de l'Eglise dans une société socialiste, qui est en jeu.

Et même s'il faut lutter contre les risques de marginalisation, c'est bien une préoccupation d'Eglise qui nous habite et nous anime quand nous disons :

« Vivre Jésus Christ, en étant marxiste !... ».

Repères sur le ministère

Dans toutes nos démarches, la responsabilité ministérielle est présente et consciente, mais elle est peu exercée, ou tout au moins peu signifiée. Nous n'avons habituellement pas ou peu de dialogue avec un peuple chrétien ; nous n'avons pas non plus de vrai partage avec les responsables d'Eglise. En fait, personne ne nous demande de comptes.

Dans ces conditions, la recherche sur le ministère est difficile et la tentation est grande de vivre notre responsabilité d'une manière purement intérieure : le risque d'évacuation ou d'évaporation du ministère n'est pas absent de nos vies.

C'est pourquoi, plutôt que de faire un inventaire détaillé des repères que nous avons déjà élaborés, je voudrais essayer de traduire ce qu'est notre cheminement dans cette recherche ; cheminement lui-même significatif d'une attitude proprement ecclésiale.

Très vite, et aussi bien à propos de notre réflexion sur responsabilité syndicale que sur engagement politique, nous avons perçu que les points de repère du ministère ne sont pas à chercher directement dans la pratique et l'action syndicale ou politique. Nous revenons sans cesse à un repère global : l'Evangile et l'Eglise.

En effet, deux questions se sont imposées : deux questions qui s'appellent et se renvoient l'une à l'autre.

- quelle est la qualité de notre recours à l'Evangile ?

- quelle est la signification de notre solidarité avec l'Eglise ?

- * Si l'on regarde historiquement l'évolution du cheminement de l'atelier, c'est d'abord la question de la solidarité avec l'Eglise qui s'est posée. On a parlé en termes de rattachement, en termes de lien ; mais très vite, on s'est aperçu que les stratégies du rattachement tournaient court.

Ce qui est en cause dans notre solidarité avec l'Eglise, c'est la qualité de notre démarche évangélique. Notre solidarité profonde avec l'Eglise est dans la recherche et l'invention d'une nouvelle manière de vivre la Foi et l'Eglise ; manière qui ne soit pas déconnectée de l'Eglise présente.

J'ai dit tout à l'heure qu'un des enjeux de nos vies est d'apprendre à vivre Jésus Christ, en étant marxiste. J'ajouterai que pour beaucoup d'entre nous, cela se vit à l'intérieur de grosses responsabilités syndicales (secrétaire de syndicat, unions locales, voire même unions départementales ou commissions nationales, fédérations). Eh bien, au delà de nos difficultés individuelles, il s'agit de pouvoir vérifier sur une longue période, et à l'intérieur même de nos engagements, la qualité évangélique de notre pratique de prêtres-ouvriers.

- * Quelle est alors la qualité de notre recours à l'Evangile ? Sommes-nous des « bricoleurs de l'Evangile », selon l'ex-

pression d'Antoine CASANOVA. Cette expression nous la recevons comme un soupçon, voire comme une accusation. L'imbrication idéologie et foi est grande. Grande aussi est la tentation d'élaborer une idéologie nouvelle en piochant dans ce matériau varié qu'est l'Evangile, afin de recouvrir d'un manteau plus ou moins sentimental les combats de la classe ouvrière.

La tension demeure permanente entre la Foi et l'idéologie. Une vérification permanente est nécessaire pour authentifier notre recours à l'Evangile. Seule une attitude critique peut démasquer au jour le jour les confusions et les infiltrations. On a parlé de « critique croisée », S'il est vrai de dire « la vie nous critique et critique notre Foi », il l'est tout autant de dire « l'évangile nous critique et critique notre vie ».

L'opération vérification rythme notre vie. Cette opération ne peut être menée qu'au sein de « collectifs de vérification ». Cela nous renvoie à la solidarité avec l'Eglise.

- * Arrivés à ce point de notre parcours, un double souci s'impose ; double souci qui forme et informe notre conscience ecclésiale.

- = souci de toutes les figures de l'homme.

- = souci de toutes les églises.

- Souci de toutes les figures de l'homme ; nos solidarités particulières sont trop courtes ; elles ont à être vérifiées. C'est dans ce contexte qu'a été lancée l'expression « souci de toutes les figures de l'homme ». Nous sommes bien placés en classe ouvrière pour rencontrer collectivement l'homme dans toutes ses dimen-

sions. La marge, la distance est grande entre les copains de travail qui vivent un matérialisme militant et ceux qui trop écrasés par la dureté de la vie et les conditions de travail n'arrivent pas à une conscience claire de leur exploitation. Chez les uns et les autres pourtant, nous trouvons des qualités humaines que nous n'avons ni à privilégier, ni à accaparer.

Dans le souci de toutes les figures de l'homme se joue un universalisme qui n'est pas théorique. Universalisme géologique disons-nous, parce que la classe ouvrière est le terreau privilégié où se rencontrent toutes les figures de l'homme. Cette volonté de rejoindre toutes les dimensions et les virtualités de l'homme nous met en connivence, avec un autre universalisme, géographique celui-là, qui se découvre dans la rencontre des hommes du Tiers Monde.

Dans ces situations, les hommes nous renvoient sans cesse à une lecture plus profonde de la vie.

Sans cette attention à toutes les figures de l'homme, la lecture de l'Evangile est elle-même abstraite. Au contraire, assumer toutes les dimensions de l'homme renvoie à des dimensions de l'Evangile qui ne sont pas encore explorées.

— Souci de toutes les figures de l'homme, mais aussi, comme dit Paul, « souci de toutes les Eglises ».

Avec toute l'Eglise, nous nous reconnaissons responsables de son message. Aussi, avoir le souci de toutes les Eglises oblige à passer par le passé, le présent et l'avenir de l'Eglise. Cela oblige en même temps à vérifier notre lien à toute l'histoire des hommes.

Ces deux soucis sont liés l'un à l'autre : il ne s'agit pas seulement du souci des Eglises déjà constituées, mais aussi de tous les hommes, de toutes leurs dimensions et des églises potentielles.

• Ce double souci manifeste une forte conscience ecclésiale. Et pourtant nous avons à la vivre dans une situation, dans un lieu particulier. La classe ouvrière est le terrain où nous sommes. La classe ouvrière est le terrain où nous avons à vivre la Foi, mais aussi la responsabilité qui est la nôtre et que nous avons reçue, de l'Eglise. Voilà l'enjeu de ce que nous sommes.

Les difficultés ne manquent pas et en particulier celle-ci, sur laquelle nous butons encore : au delà des affrontements idéologiques entre chrétiens, y a-t-il un lieu de communion ? Et si oui, où ? Une chose est sûre ; ce lieu est à chercher dans l'Eglise aujourd'hui.

Lieu de communion, mais pas à n'importe quel prix. Il faut prendre en compte la réalité de la lutte de classes. Ne pas tricher avec ses exigences, et les affrontements qu'elle provoque. Mais en même temps, créer l'espace de liberté suffisant pour s'accueillir dans nos propres vérités.

A ce prix, la confrontation est possible.

.....

Partant de notre solidarité à l'Eglise, nous en revenons constamment à cette solidarité.

Plus l'Eglise nous semble loin, plus nous nous tournons vers elle, et plus nous nous affirmons solidaires, car nous avons besoin d'elle pour entrevoir notre fidélité à l'Evangile.

Conclusion

Pour conclure, je voudrais dire une conviction personnelle, mais que je crois partagée par beaucoup à l'atelier prêtres-ouvriers.

La réflexion de notre atelier a été variée. Il nous est arrivé de faire des détours. Certaines de nos expressions comme « le service désintéressé de l'homme » ont pu paraître faire long feu.

Mais tout au long des rencontres, les portes se sont ouvertes sur l'Eglise.

La recherche sur notre responsabilité ministérielle vécue dans notre vie ouvrière et au cœur des combats du mouvement ouvrier, débouche en même temps sur la qualité de notre référence à l'Evangile et sur le contenu de notre solidarité avec l'Eglise. C'est pour cette raison que la dernière réunion de l'atelier a été consacrée au fait collectif prêtres-ou-

vriers et à sa place dans la Mission de l'Eglise. Il nous faudra poursuivre cette recherche.

Ma conviction est simple : affrontés à la lutte de classes, l'engagement syndical nous ouvre à une dimension politique qui peut aller jusqu'à l'adhésion à un parti. C'est la prise en compte de cette réalité, avec tous ses risques, qui nous a conduit à exprimer le mieux l'enjeu de nos existences pour l'Eglise.

Notre espérance profonde de prêtres-ouvriers, est que notre vie, pour sa part, conduise l'Eglise à modifier sa manière de participer à la vie des hommes, jusqu'à se risquer elle-même comme Eglise.

Nous n'en sommes encore pas là. Mais la conscience d'Eglise reste vive malgré tout, chez les prêtres-ouvriers. Alors, nous sommes sur la bonne voie.

Session des 12-13 juillet 1975

Dans la diversité de nos situations et de nos engagements, vivons-nous et sommes-nous responsables du même évangile ?

Marcel Massard

Trois lignes de force peuvent être dégagées de l'état présent de nos recherches et de nos questions. Trois lignes de force qui peuvent manifester qu'à travers nos diversités, l'interpellation de l'Evangile chemine et progresse, même si, dans le quotidien de nos vies, nous n'y voyons pas toujours clair. Trois lignes de force enfin, qui peuvent indiquer un sol profond de convergences, sur lequel nous pouvons nous appuyer pour poursuivre un travail commun, une mission commune.

J'indique ces trois lignes de force :

I. — L'Evangile nous engage dans une épreuve de vérité au cœur du monde d'aujourd'hui, il est une exigence de lucidité dans la complexité des recherches, des débats et des affrontements qui marquent notre société moderne.

II. — L'Evangile nous ouvre à une Promesse, il nous invite à vivre chaque jour un franchissement des limites humaines à la lumière de la Résurrection de Jésus-Christ.

III. — L'Evangile nous met en présence de quelqu'un que rien ne peut équivaloir en notre monde. Il nous invite par là à prendre la mesure de la tâche de l'édification de l'Eglise aujourd'hui, et de notre responsabilité ministérielle au cœur de cette tâche.

I. — L'Evangile nous engage dans une épreuve de vérité au cœur du monde d'aujourd'hui ; il est une exigence de lucidité dans la complexité des recherches, des débats et des affrontements qui marquent notre société moderne.

Un petit préambule avant d'aborder le vif du sujet.

Il y a une découverte que nos itinéraires nous conduisent à faire aujourd'hui, la redécouverte d'une épreuve qui est inscrite au cœur de l'Ancien Testament et que l'Evangile de Jésus-Christ ratifie d'une manière décisive. L'épreuve dont il s'agit, c'est de s'accepter comme homme et d'apprendre constamment à faire son métier d'homme.

C'est l'épreuve dont nous rendent compte les premiers chapitres de la Genèse : « Tu es homme et tu n'es pas Dieu, et pourtant Dieu t'intéresse, Dieu te concerne, tu voudrais être comme lui ». Toute la symbolique du récit de la création et du récit de la chute met en scène le drame que recouvrent ces quelques mots. Ce drame, c'est le drame constant de notre humanité, et la chance de notre expérience moderne, c'est qu'elle nous provoque à vivre ce drame avec une nouvelle acuité : « Tu es homme et tu rêves de Dieu, mais Dieu, tu ne peux pas l'être. Dieu, c'est un Autre, et t'identifier à Lui t'est interdit. Dieu ne se découvre pas lorsqu'on prétend s'identifier à Lui ».

Cette initiation à notre condition humaine, que nous découvre avec une nouvelle pénétration la psychanalyse, est au cœur des premiers chapitres de la Genèse, elle est orchestrée par toute la Bible. Avec une profondeur décisive, elle est au cœur de l'itinéraire humain de Jésus-Christ. Il n'est pas venu, en effet, solutionner nos problèmes à notre place, il l'a dit souvent en renvoyant ses interlocuteurs à leurs propres responsabilités, qu'elles soient politiques ou autres : le « Rendez à César

ce qui est à César » ! Il n'est pas venu nous imposer une solution divine qui réglerait une fois pour toutes les interrogations onéreuses de notre aventure humaine et de notre histoire. Il est venu nous révéler la mesure de l'homme que nous sommes dans l'Acte de sa mort et de sa Résurrection.

A partir de là, une lecture des diversités qui s'accusent aujourd'hui dans nos itinéraires, du seul fait que nous épousons les combats et les recherches de nos contemporains, peut prendre un relief nouveau.

La Bible et l'Evangile nous renvoient à notre métier d'homme. Ils nous interdisent de jouer à Dieu, de croire que nous avons une solution divine à notre portée, à notre disposition, qui nous permettrait de dominer, de regarder d'en haut les débats et les affrontements de notre société, comme les tensions et les incompréhensions entre les cultures différentes des hommes. L'Evangile ne nous procure pas un piédestal pour juger de l'histoire des hommes et en définir les contours ; il ne nous procure pas non plus un capital de vérités bien établies dont l'accueil et la compréhension seraient à tout coup assurés dans les sociétés humaines. D'une manière plus onéreuse, il nous invite à *faire la vérité*, à *marcher vers la vérité* ; il nous invite finalement à vivre un mouvement de conversion au cœur de nos démarches humaines. Et quand nous disons que nous sommes marqués aujourd'hui par le travail, comme marqués par le sérieux des recherches et des combats humains, marqués par les solidarités qui nous engagent au jour le jour dans nos milieux de vie ; quand nous disons que nous passons « d'un Evangile normatif et moralisateur à une vie normative qui bouleverse notre lecture de l'Evangile », c'est bien cette expérience que nous désignons ; expérience qui nous accule à faire la vérité et non plus à la croire en notre possession.

Trois chantiers parmi nos expériences diverses rendent particulièrement sensible cet appel de l'Evangile à faire la vérité : *la lutte des classes — la rencontre des cultures — la confrontation de notre foi avec la psychanalyse*. Ces trois chantiers nous manifestent avec force que nous ne pouvons nous dispenser d'analyses humaines sérieuses, ils nous obligent à faire notre métier d'homme. Aucun d'entre nous ne peut dire que l'Evangile lui donne directement de lumière spéciale quand il se trouve engagé dans l'un de ces chantiers. L'Evangile rend simplement attentif à la vérité de l'homme qui se cherche sur ces différents

terrains. Il motive une exigence de lucidité et c'est cette lucidité qui va dès lors devenir un des lieux par excellence de la conversion évangélique.

La lutte des classes

(Je reprends une démarche faite dans la session régionale de Normandie).

Tant que l'on juge de la lutte des classes à partir d'une certaine vision de la charité chrétienne, on juge de l'extérieur, du haut d'un certain piédestal, une analyse de notre système de production et des rapports sociaux qu'il détermine, on juge de l'extérieur une pratique sociale et politique qui tend à manifester qu'une autre société est possible. Le mot charité, comme le mot réconciliation peuvent ainsi faire obstacle à l'inscription de nos vies dans un combat dont les raisons sont pourtant à comprendre et à vérifier et dont nous n'avons pas a priori la solution.

Mais si l'on écoute l'Evangile comme l'invitation pressante de Jésus-Christ à faire la vérité, l'exigence s'impose dès lors de prendre la mesure d'une analyse qui a déjà fait ses preuves, l'analyse marxiste, l'exigence s'impose de pratiquer cette analyse avec la compétence et l'engagement qu'elle requiert.

Il ne s'agit nullement de se livrer pieds et mains liés à une telle analyse, mais d'être sérieux avec les contradictions qu'elle nous découvre sur le jeu de l'avoir, du pouvoir et du savoir dans notre société. Ce que l'on découvre alors, c'est que cette analyse de la lutte des classes oblige à poser des questions très radicales : que vaut notre société ? Quelle est sa finalité ? Quelles bases possibles pour une société autre qui ne serait plus directement commandée par le jeu du profit ? Ce qui est conquis, dans une telle démarche, c'est une nouvelle lucidité, une lucidité exigeante qui n'est pas d'emblée reconnue par tous, une lucidité qui impose d'être partie prenante des combats et des stratégies du mouvement ouvrier. Une différence s'accuse ainsi dans notre confrontation, différence que rien ne peut plus gommer, différence qui pose pourtant des exigences à tous.

Une telle démarche marque l'itinéraire de prêtres-ouvriers, ouvriers urbains ou ouvriers agricoles, elle souligne l'importance de l'engagement syndical et de l'engagement politique. Elle renforce parmi nous l'importance du dialogue comme de l'engage-

ment commun avec les marxistes. Le « faire la vérité » de l'Evangile passe par ces chemins, il ne peut les survoler de l'extérieur, il est compromis dans une recherche onéreuse qui connaît inévitablement les durcissements idéologiques, mais qui peut aussi les critiquer et les dépasser. Le débat foi-idéologie intervient inéluctablement, mais c'est bien un *débat de vérité* : un système de compréhension — le système marxiste — qui oriente toute une stratégie de luttes sociales et politiques peut-il être à la mesure de la vérité de notre société humaine ? Cette question vient à la surface et elle peut obliger à découvrir que le « faire la vérité » de l'Evangile ne peut être résumé dans aucune analyse scientifique, dans aucune idéologie, dans aucune pratique politique. Mais poser la question ainsi, au cœur de notre confrontation, c'est sortir des jugements préfabriqués, des jugements tout faits, plus ou moins télécommandés par une certaine idéologie chrétienne. C'est comprendre que la foi ne peut nous permettre de faire l'économie de notre métier d'homme, et que l'appel à la conversion qu'elle nous fait entendre est un appel dont la mesure apparaît sur le terrain même où les hommes cherchent un sens à leur vie et se battent pour tenter de trouver la maîtrise des contradictions de notre société.

La rencontre des cultures

Si l'on prend maintenant le terrain de la rencontre des cultures, qui a déjà été au cœur de la session Tiers-Monde de septembre 1973, mais dont l'investigation ne cesse de s'approfondir dans la recherche des copains du Maghreb, d'Afrique Noire et d'Amérique latine, le « faire la vérité » de l'Evangile joue avec la même force décapante.

Il y a eu l'étape de lucidité sur le poids de notre culture occidentale et latine dans notre langage de la foi, et dans notre manière de faire exister l'Eglise. Il y a eu l'étape de lucidité sur le poids des systèmes religieux dans toute culture : en Islam, en Afrique comme à l'intérieur de l'hexagone — étape de lucidité qui s'exprimait très fort dans le débat sur *Foi et Religion*. Au point que devant le fossé qui sépare l'Islam de l'Eglise chrétienne d'Occident, les copains du Maghreb étaient portés à dire : s'il y a un point de rencontre possible, il est dans l'eschatologie : « on se retrouvera dans l'unité à la fin des temps, pour l'instant, chacun est sur son chemin de vérité et nous convergeons tous vers le point "omega" ».

Mais le cheminement de cette lucidité se poursuit, et ce qui

apparaît aujourd'hui c'est que la vérité de l'Evangile n'est pas la propriété d'une culture, ni d'un langage, ni d'une certaine Eglise. L'acte de naissance de l'Evangile est dans une culture particulière, mais l'annonce de l'Evangile a été très vite un mouvement de désappropriation culturelle : l'Evangile est passé des Juifs aux Gentils, des Juifs aux Grecs. Il y a donc une originalité de la foi en Jésus-Christ qui permet à la fois de tenir compte de son propre enracinement culturel et d'envisager sa naissance dans des cultures très différentes. Notre utopie, disent dès lors les copains du Maghreb, c'est l'enracinement de la foi en Jésus dans la culture arabo-musulmane. Les Africains — comme le rappelait Maurice Hornuss hier matin — parlant de l'authenticité d'une Eglise africaine disent, de leur côté, que la véritable authenticité consisterait à découvrir le terrain sur lequel insérer le christianisme, et ils pensent qu'à cause de la pression du monde moderne il y aurait difficulté à vouloir aller trop vite.

De la réflexion des uns et des autres se dégage la vision de la liberté de Jésus-Christ et d'une liberté correspondante de la foi. Jésus-Christ est proposable au cœur de toute culture dans son originalité. Jésus-Christ peut parler à tout homme sans qu'il ait à renier sa propre tradition religieuse et sans que nous puissions déterminer à l'avance les renouvellements et les fécondations que la foi en Jésus-Christ inscrira au cœur de cette tradition religieuse. Les obstacles des confrontations culturelles et des confrontations religieuses ne peuvent emprisonner sa Parole et nous faire reporter à la fin des temps l'espérance d'une rencontre possible des hommes, dans leur diversité culturelle et religieuse autour de Jésus-Christ.

Mais d'une telle vision d'avenir pour la proposition de la foi se dégage dans le même mouvement *l'exigence de faire la vérité dans le jeu des confrontations culturelles*. L'annonce de l'Evangile passe par un immense travail de découverte et de mise au jour dans la compréhension des originalités culturelles. Poursuivis par l'Evangile, il s'agit bien de faire la vérité sur un terrain qui a été celui de la colonisation, de la domination culturelle, de l'aveuglement des riches et de l'étouffement des pauvres. Et ce « faire la vérité » ouvre sur des recherches où nous ne pouvons faire l'économie des analyses ethnologiques, linguistiques, sociologiques, historiques, c'est-à-dire l'économie de cette intelligence du cœur et de l'esprit qui nous rend présents aux divers visages de notre humanité, en évitant tout universalisme à bon

marché, en nous inscrivant dans un régime de différences qu'aucun impératif d'unité ne peut gommer. Là encore, il s'agit bien de faire notre métier d'homme, en reconnaissant notre pluralité humaine et les problèmes qu'elle nous pose, et non de jouer à Dieu en utilisant l'Évangile comme un piédestal qui permettrait d'emblée de prendre la mesure des chemins de la foi dans l'humanité.

Avec *le terrain de la psychanalyse* nous entrons sur le terrain de la démystification, de la désillusion par excellence, le terrain qui conduit certains d'entre nous au silence, à la patience des travaux de relecture et de découverte. La psychanalyse est bien un des lieux majeurs dans notre société où la foi se vit comme épreuve de vérité. Bien des langages ont fonctionné dans l'Eglise sous couvert de théologie et de spiritualité, mais l'homme que nous sommes s'est-il retrouvé dans ces langages ? Et là, je fais simplement écho à ce que nous disait Jean-Louis Chardot hier matin. Les chrétiens sont-ils des dupes ou de véritables amoureux de vérité ? Quel est le prix de la vérité ? Dieu est-il autre chose que le trompe-l'œil des requêtes de notre désir ? Dieu est-il vraiment pour nous Celui que nous a révélé Jésus-Christ dans sa mort et sa résurrection, Celui dont la présence ne peut se découvrir que lorsque nous acceptons de reconnaître qu'elle ne cesse d'échapper à notre prise ? La pénétration parmi nous de la pratique de l'analyse nous rend de plus en plus sensibles à ce type de questionnement très radical. La lucidité sur les idéaux, sur les images de Dieu ou de Jésus-Christ qui nous ont mobilisés dans le passé nous oblige à nous découvrir parfois aujourd'hui très à distance de la possibilité d'une affirmation de foi signifiante.

Le « faire la vérité » de l'évangile passe aussi aujourd'hui par de tels chemins, vécus plus par certains d'entre nous que par d'autres, mais présents de plus en plus dans notre confrontation.

A ces trois terrains évoqués très rapidement, je pourrais ajouter tous les autres terrains qui ont été présents dans les carrefours : le terrain de la recherche scientifique, celui du développement qui intervient aussi bien dans le Tiers-Monde que dans les régions rurales qui cherchent les voies de leur avenir, celui de notre insertion dans le monde technique et ses spécialisations de plus en plus poussées, celui des problèmes du tertiaire urbain et du tertiaire rural. Ces terrains sont sillonnés par bien des hommes aujourd'hui, et lorsque nous les pratiquons ils

nous mettent à distance les uns des autres, ils creusent nos différences, « ils mettent des limites à nos solidarités » comme on l'a dit dans un carrefour, mais en même temps ils font de ces solidarités « des solidarités réelles » qui nous compromettent et nous empêchent de parler facilement d'universalisme.

Ce que j'ai voulu simplement souligner, c'est qu'au cœur de ces différences passe pourtant une *commune épreuve de vérité dont la source dans nos vies et bien la sollicitation de l'Evangile* : une épreuve de vérité qui passe par des chemins très humains et très divers, ceux que nous ouvre notre monde dans la richesse et la complexité de ses interrogations, de ses recherches et de ses combats. L'Evangile nous fait vivre cette épreuve de vérité. Nous sommes ainsi conduits à reconnaître que nous avons quitté un monde où l'Eglise avait la vérité et que nous sommes entrés dans un autre monde où la vérité est à faire. *La vérité est à faire*, cela ne veut pas dire que nous considérons la foi comme le produit de nos engagements et de nos réflexions, mais que nous la vivons avant tout comme une *démarche* appuyée sur une Parole dont la mesure nous sollicite et nous échappe en même temps. Nous ne possédons pas la vérité de la foi, mais nous réapprenons à vivre le mouvement de conversion que nous propose l'Evangile au cœur de nos itinéraires humains. C'est pourquoi le mot *redécouverte* vient ainsi constamment dans nos réflexions et nos échanges. Et il s'agit bien d'un mouvement qui se cherche et qui se vérifie au long des jours, un mouvement qui nous renvoie les uns vers les autres en nous obligeant à ne pas tricher avec les questions que nous rencontrons.

Il y a là une expérience spirituelle qui nous est commune, une expérience spirituelle qui prend divers visages, mais qui est marquée d'une même redécouverte dont le foyer est inscrit au cœur de la Bible : on ne peut véritablement chercher Dieu si l'on n'accepte pas de faire son métier d'homme dans les divers chantiers de notre monde. On ne peut véritablement chercher Dieu, si l'on ne sait accepter l'épreuve du désert, c'est-à-dire l'épreuve de nos cheminements simplement humains où l'Evangile est à nouveau une Terre à découvrir, une Parole neuve, une Parole libre, sans commune mesure avec les appropriations que nous avons pu en faire.

II. — L'Évangile nous ouvre à une Promesse, il nous invite à vivre chaque jour un franchissement des limites à la lumière de la Résurrection de J. C.

La première ligne de force voulait rendre compte des décapages, des remises en cause et des redécouvertes qui nous marquent les uns et les autres dans notre expérience de foi.

Ce deuxième temps veut rendre compte de l'espérance qui nous anime, de notre lecture de l'Évangile comme Promesse inscrite au cœur de notre histoire.

Un ensemble de nos réflexions tournent autour de la réactualisation de cette Promesse dans nos vies. Nous avons abandonné les représentations de cette Promesse comme Promesse de l'au-delà, comme Promesse d'un Royaume identifié à un ailleurs, c'est-à-dire que nous avons abandonné un style de vie de foi qui consistait à vivre tournés vers cet ailleurs, au delà de l'histoire. C'est aujourd'hui que cette Promesse se vit dans nos solidarités et nos combats. Cela ne veut pas dire que nous sommes tentés d'oublier la Transcendance de Dieu, d'oublier le fait que la Résurrection de Jésus-Christ est un événement qui, à la fois, s'inscrit dans notre histoire et échappe à toute appropriation historique de l'homme. Cela veut dire plus positivement que la Résurrection de Jésus-Christ est pour nous l'Acte de Dieu par excellence qui nous concerne ici et maintenant dans nos démarches humaines, l'Évangile, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ est un acte de Dieu sous forme de promesse qui *prend chair dans nos actions* — cette expression est venue dans les carrefours —. L'Évangile nous dit que la Promesse de Résurrection est à l'œuvre dès maintenant dans la vie du monde comme une dimension toujours neuve, toujours actuelle, une dimension créatrice d'un espace de relation, d'un espace de communion qu'aucune limite ne peut réduire ni enfermer, une dimension qui, dans nos engagements, va nous conduire à lutter contre toutes les formes de mort à l'œuvre dans notre monde, une dimension finalement qui va donner un autre visage à la mort inéluctable des hommes.

La visée qui pourrait traduire notre démarche à la lumière de la Résurrection de Jésus-Christ, c'est de dire que *l'œuvre de la foi en l'homme est le franchissement des limites*.

Cela ne veut pas dire que l'Évangile comme Promesse peut nous faire oublier l'Évangile comme épreuve de vérité qui nous

renvoie à notre condition simplement humaine, à notre métier d'homme. Vivre la foi comme Promesse ce n'est pas céder à l'illusion d'inscrire Dieu dans notre histoire, et de croire que la Résurrection de Jésus-Christ peut devenir la propriété de notre monde, qu'elle va nous permettre d'aboutir à une société idéale, au Royaume de Dieu sur terre ; qu'elle va nous permettre d'aboutir à une utopie réalisable. La foi est une force libératrice, mais une force toujours porteuse du signe de la lucidité sur la condition humaine, une force qui ne peut oublier la finitude et la contingence de nos vies d'homme, une force qui s'équilibre toujours dans le *sens du relatif*, ce qui veut dire en profondeur dans le *sens de la dimension relationnelle* de nos existences. J'insisterai sur ce point dans un instant.

Si l'œuvre de la foi en l'homme est le franchissement des limites, c'est qu'elle est habitée de la conviction que l'espace de l'homme n'est pas seulement l'espace qu'il édifie à la force de ses poignets et de son intelligence. Cet espace est en même temps un espace qui lui est proposé, un espace qui l'habite pour peu qu'il en découvre le sens à travers la Parole de Jésus-Christ. Il s'agit bien de cette autre dimension dont nous parlait Bernard Boudouresques hier matin.

L'homme est une capacité relationnelle, c'est là ce qui fait la fécondité et la valeur de son travail historique. Avoir le sens du relatif, c'est comprendre que tout homme n'est homme qu'en relation avec ses semblables, c'est comprendre qu'aucun homme ne peut prétendre à la toute-puissance, c'est comprendre plus profondément que l'humanité n'échappe aux tentations de la domination et de l'exploitation de l'homme par l'homme que lorsqu'elle sait critiquer les rêves de toute-puissance, que lorsqu'elle reconnaît que l'absolu ne lui appartient pas, qu'elle ne peut l'inscrire sur terre. Toute société qui se veut meilleure vise à la transparence des rapports humains, comme dit Marx, elle veut les hommes en communion les uns avec les autres. Elle vit la capacité relationnelle de l'homme, mais cette capacité relationnelle est un élan, un mouvement, une recherche qui n'en a jamais fini avec elle-même.

Que dit alors l'Evangile à l'homme qui écoute sa Promesse, qui écoute la Promesse de la Résurrection en Jésus-Christ au cœur de cette recherche ?

Elle lui dit que cette capacité relationnelle est plus un don à accueillir qu'une conquête à faire. S'il est des limites cons-

tantes aux conquêtes progressives de l'homme, à sa réalisation historique, il n'est pas de limite au don de Dieu, il n'est pas de limite à la Résurrection de Jésus-Christ, ce que nous suggère la symbolique des récits de l'événement pascal. Se découvrir habité par ce don, découvrir dans la Parole de l'Evangile ce don à l'œuvre dans notre histoire, ce don toujours proposé comme l'Esprit vivant de Jésus-Christ, c'est vivre déjà la transfiguration de notre histoire. Ce qui veut dire que c'est croire que l'amour a finalement le dernier mot malgré les contradictions, les falsifications, les impasses que les hommes suscitent dans la vie humaine, malgré les drames, la misère et les forces de mort qui nous habitent et nous recourbent sur nous-mêmes. L'avenir de notre humanité n'est pas seulement l'avenir de ses perspectives et de ses calculs, l'avenir de ses prévisions scientifiques et de ses réalisations techniques, l'avenir qu'elle peut se fabriquer. Il est aussi constamment un avenir qui lui est *donné*, un avenir qui est une prophétie à l'œuvre dans l'Esprit de Jésus-Christ et qui est effectivement la force libératrice qui anime nos combats et nos engagements.

Il ne s'agit aucunement de relativiser ce don à l'œuvre dans notre histoire, c'est-à-dire de l'attendre comme un ailleurs qui relativiserait nos espérances présentes et inscrirait dans nos démarches un « à quoi bon ? » démobilisant, un pessimisme latent qui priverait de toute fécondité créatrice notre vie parmi les hommes. Vivre la dynamique de la lutte des classes comme dynamique de libération, comme dynamique qui pose radicalement la question de la finalité de notre société, ce n'est pas reporter la libération des hommes dans l'au-delà, dans l'ailleurs du Royaume.

L'ailleurs n'est pas l'au-delà, il est avec nous, il est en nous mais il est en nous comme un don que nous ne pouvons réduire à nous-mêmes, à nos projets, à nos réalisations historiques, enfermer dans nos limites, dans notre être pour la mort. Il est en nous comme un don qui traverse nos vies humaines, qui traverse nos chantiers historiques, un don qui appelle alors à susciter constamment des espaces de communion dans la vie des hommes, au sein même de leurs contradictions, de leur domination et de leur exploitation les uns par les autres.

L'Evangile vécu comme Promesse de Résurrection nous invite à découvrir la logique de la vie humaine, comme logique du don, une logique fondée dans l'échange du Fils et du Père

dans l'Esprit. Ce n'est pas l'au-delà qui nous appelle, une éternité immuable de repos et de tranquillité qui n'aurait rien à voir avec nos travaux terrestres et historiques. Ce qui nous appelle, nous motive, c'est un échange, un foyer relationnel qui ne cesse de féconder et de renouveler nos relations humaines. Vivre l'Evangile comme Promesse de Résurrection, c'est vivre sous le signe de la Trinité, qui, à la lumière de l'itinéraire humain de Jésus-Christ, n'a rien d'une abstraction théologique, mais qui est l'affirmation d'une puissance de vie, d'une puissance de Résurrection, d'une activité donatrice qui ne cesse de faire éclater les prisons et les carcans de notre histoire d'hommes.

Ce foyer relationnel, cette activité donatrice nous habite, elle nous conduit à retrouver les chemins de l'amour au cœur de nos lassitudes, de nos découragements, de nos démissions. Elle nous conduit à vivre nos combats sous le signe d'une victoire que rien ne peut détruire.

La seule chose à *bien voir*, et c'est ce qui fait le prix de la lucidité dans la foi, c'est ce que ce foyer relationnel, cette activité donatrice, nous ne pouvons nous l'approprier dans notre histoire, nous ne pouvons en faire un domaine dont nous aurions la gestion pleine et entière. Cette activité donatrice au plus profond nous invite à lire notre mort inéluctable comme l'acte du dessaisissement par excellence, l'acte qui se prépare tout au long d'une vie, l'acte où nous reconnaissons que le mouvement qui nous habite est un mouvement qui ne s'accomplit pas en nous, ni par nous, mais dans l'échange vécu par Jésus-Christ avec son Père dans l'Esprit, l'échange dont le signe a été attesté dans notre histoire par l'événement pascal : Résurrection et Pentecôte ensemble.

J'ai essayé de traduire cette deuxième ligne de force qui s'inscrit dans nos itinéraires différents. Il s'agit bien là d'une ligne de convergence, mais d'une ligne de convergence qui n'apparaît véritablement que lorsque nous sommes sensibles avant tout à la dynamique de nos recherches. La manière dont nous exprimons cette dynamique est très diverse, car nous épousons pour la vivre, des contextes humains qui ont leurs propres limites, leurs propres déterminismes, comme ils ont aussi leur propre manière de dire leur espoir, leur volonté de vivre, leur volonté créatrice. Selon les moments et les lieux de nos itinéraires, nous articulons le langage de la détresse des pauvres et des opprimés, le langage de la révolte et du cri, le langage de

la dureté des combats à mener, comme nous articulons également le langage des possibilités qui s'ouvrent, le langage de l'espérance qui prend un visage concret, parce que des hommes surgissent, franchissent leurs limites et créent ensemble les conditions d'une vie plus humaine. Ces langages différents peuvent nous conduire à des cloisonnements, à des durcissements idéologiques, à des stratégies qui nous opposent ; et cela du simple fait que notre espérance s'inscrit dans le concret des luttes syndicales, des combats politiques, et des programmes de développement ; du simple fait que si notre espérance est lucide, elle doit être constamment informée par les analyses humaines qui permettent de prendre la mesure des difficultés, des contradictions et des chemins de l'avenir de notre société.

C'est là que prend toute sa signification la lecture de l'Evangile comme rencontre d'un événement qui n'est réductible à aucun langage uniforme, à aucune unité totalisante. L'Ecoute de l'Evangile, qui s'est dit dès le départ dans une pluralité de témoignages et de traditions transcrites dans les quatre évangiles et dans l'ensemble du Nouveau Testament, nous appelle constamment à *réécrire la Promesse qu'il nous signifie dans le concret de nos vies*. C'est là aussi une expression qui nous devient commune. Cette inscription de l'Evangile dans nos itinéraires est dès lors riche de la diversité humaine, de la pluralité de nos lieux d'existence et d'engagement. Mais loin d'être facteur de cloisonnement, cette diversité peut apparaître comme l'articulation d'une même *logique profonde*, d'un même Logos, d'un même Verbe.

Cela ne peut venir à la surface que si nous nous écoutons les uns les autres, que si nous savons lire au delà des limites de nos langages et de nos idéologies, que si nous reconnaissons que nos lectures et nos annonces de l'Evangile ne sont jamais l'Evangile, ne sont jamais l'équivalent de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, mais qu'ils tendent simplement à manifester la fécondité d'un *don* que nul ne peut s'approprier, la fécondité d'un mouvement dont la logique est l'échange et le partage, dont la logique ne cesse de nous renvoyer les uns vers les autres. Ce n'est que souligner une fois de plus l'importance de la dialectique appropriation — dessaisissement.

III. — L'Evangile nous met en présence de quelqu'un que rien ne peut équivaloir en notre monde.

Il nous invite à prendre la mesure de la tâche de l'édification de l'Eglise aujourd'hui, et de notre responsabilité ministérielle au cœur de cette tâche.

La foi n'est pas une saisie, elle n'est pas un ensemble de vérités, même si elle ne cesse d'inspirer bien des énoncés et bien des discours. Elle est une démarche qui répond à la sollicitation d'un témoignage, lequel témoignage nous renvoie à un événement décisif, l'Acte de Dieu parmi nous, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Nous ne cessons de prendre appui sur le témoignage des premiers apôtres, nous ne cessons également d'entrer dans l'intelligence de ce témoignage à la lumière d'une Tradition, nous ne cessons d'en inventorier la richesse de signification. Mais tout ce travail ne nous rend pas propriétaires du mystère de Dieu, il nous dit simplement que Dieu est l'Autre de notre histoire et qu'en même temps il vit au cœur de notre histoire comme un don qui la conduit à sa transfiguration.

C'est pourquoi le témoignage de la foi est un témoignage au pluriel, un témoignage qui a résisté d'emblée à toute uniformisation, un témoignage appelé à épouser les diversités humaines et culturelles. Il s'agit donc bien d'un témoignage qui se vit sous le signe de la différence parce que la communion qu'il propose est un don, un mouvement de relations et non pas l'établissement d'une structure qui pourrait prendre historiquement une figure définitive.

Ce n'est donc pas la volonté d'établir une plate-forme unique de l'annonce de la foi qui doit guider nos efforts. Il s'est dit hier, dans un carrefour, qu'il n'y avait pas de langage commun possible sur la foi et l'Evangile dès qu'on était véritablement engagé dans la vie des hommes. Mais est-ce là un obstacle, ou est-ce la condition véritable pour que le langage de la foi s'inscrive dans notre monde ? Là encore, l'unité peut être une tentation où nous prétendrions jouer à Dieu, alors qu'il s'agit avant tout d'accueillir Dieu au cœur de nos itinéraires d'hommes, dans leur diversité, au cœur de notre métier d'homme dans la pluralité de ses visages. Rien ne peut équivaloir l'unité de Dieu dans notre histoire, et seule est fidèle à cette unité une recherche de communion qui reconnaît comme une fécondité

et une richesse la pluralité des visages de la foi, la pluralité des lectures de l'Evangile, la pluralité des approches de l'unique événement de Jésus-Christ. On a dit hier en ce sens, dans un carrefour, que ce n'est pas le même Jésus-Christ que nous annonçons, mais que c'est le même Jésus-Christ qui nous interpelle et nous rassemble.

La foi au pluriel peut être ainsi la foi d'une Eglise fidèle à sa source, mais qui reconnaît que cette source n'est pas sa propriété, et que cette source pour se dire dans son activité donatrice exigera constamment bien des dépaysements, bien des voyages en terres inconnues. Ces terres inconnues n'étant pas seulement des contrées géographiques et culturelles, mais celles qui se découvrent au gré des mutations et des transformations de notre humanité.

La foi au pluriel appelle à la communion, en misant sur sa source fondatrice. Mais elle reconnaît lucidement qu'elle ne peut nous donner cette communion toute faite, définitivement établie sur notre terre.

A partir de là, nous sommes appelés à prendre la mesure de la tâche de l'édification de l'Eglise. Si l'Eglise est une institution enracinée dans l'événement pascal de Jésus-Christ et fondée sur la foi des Apôtres, cette institution se présente avant tout, comme l'institution d'une tâche créatrice. L'Eglise, comme aime à le dire souvent Henri Denis, est l'institution de la Mission. Elle doit renouveler et approfondir constamment son inscription dans la vie des hommes. Je ne peux pas développer ici l'ecclésiologie qui sous-tend une telle vision de l'Eglise. Je peux simplement affirmer qu'elle s'enracine dans les courants les plus profonds de notre Tradition. Je voudrais surtout dire que la sclérose des mentalités et des structures ne doit pas nous empêcher de pratiquer une telle ecclésiologie. Mao Tsé Toung a dit un jour que rien n'avancait d'une manière égale dans l'histoire. Cela ne cesse d'engendrer bien des contrastes dans les sociétés humaines, contrastes qui tournent facilement à la contradiction. C'est là de la bonne sociologie. L'Eglise n'en fait pas l'économie. La lucidité doit être à l'œuvre dans toutes les dimensions d'un regard de foi. Bien des formes d'existence de l'Eglise sont ainsi appelées à mourir, d'autres sont appelées à naître. L'Eglise n'a pas l'assurance de la pérennité historique de telle ou telle de ses formes d'existence, elle a simplement l'assurance de la foi qui la fonde. De cette foi, elle ne peut faire

ce qu'elle veut, puisqu'elle la reçoit, puisqu'elle la relit constamment à la Lumière de la Tradition apostolique. Mais cette foi, si elle est véritablement apostolique, ne peut se déployer que dans une invention créatrice parce que cette foi est fruit de l'Esprit, don de l'Esprit. Elle ne peut se figer dans telle ou telle figure historique et pas plus que les apôtres Pierre, Paul et Jacques, nous ne sommes au bout des manifestations qu'elle engendrera dans notre monde. Bien des espaces de foi encore inconnus aujourd'hui surgiront dans l'avenir.

Notre responsabilité ministérielle prend son sens au regard de cette *tâche créatrice de l'Eglise* qui ne cesse de relier, comme le disait hier matin J. Meunier, le souci de *toutes les figures de l'homme* et le souci de *toutes les églises*, en voyant bien qu'il s'agit des églises existantes et à naître. L'itinéraire de l'atelier Prêtres-ouvriers montre fortement en effet que le ministère ne peut trouver de véritable signification dans nos vies indépendamment d'une forte conscience ecclésiale. Le ministère n'a pas de sens lui-même par lui-même dans nos vies. Il ne peut être vécu comme un en-soi, il nous fait relatifs à la tâche créatrice de l'Eglise. Si nous vivions le ministère sans vivre en même temps l'Eglise, nous vivrions une voie sans issue. C'est une voie qui est sans fondement dans la Tradition qui nous porte, c'est une voie dont nous découvrons très vite aussi dans la pratique qu'elle est sans avenir. C'est bien la tâche créatrice de l'Eglise qui nous conduit aujourd'hui dans des itinéraires et des lieux d'existence très différents. Tâche créatrice qui nous ouvre en effet à toutes les figures de l'homme qui prennent corps dans notre monde. Tâche créatrice dont nous devons reconnaître en même temps que nous n'en avons pas le monopole : elle appelle un élargissement constant de nos collaborations, de notre horizon ecclésial, de nos confrontations et de notre recherche commune. Elle appelle aussi une refonte, un renouvellement de nos structures de travail et d'échanges à tous les niveaux. Et c'est bien cet enjeu qui apparaîtra au cœur de la réflexion de la journée de demain.

Ce qu'il faut dire ensuite, c'est qu'au cœur de cette tâche créatrice de l'Eglise, notre responsabilité ministérielle est une véritable responsabilité dont nous ne pouvons réduire la charge ni les exigences. Le ministère ne cesse de signifier au cœur de l'Eglise qu'elle ne s'appartient pas. C'est le sens même de cette dualité ministère - communauté qui s'inscrit dans tout visage concret d'Eglise, au cœur des célébrations eucharistiques, com-

me au cœur des groupes chrétiens soucieux de vivre une authentique relation ecclésiale. L'Eglise ne s'appartient pas : elle est née de l'événement pascal, elle est fondée sur une Tradition apostolique que nul chrétien, comme nulle communauté ne peuvent s'approprier comme ils l'entendent.

Quand nous mesurons le sens du ministère au cœur de l'Eglise, nous prenons alors conscience que notre responsabilité ministérielle *vécue dans une perspective créatrice* ne peut être livrée à l'improvisation, aux aléas, à la dispersion et à l'éclatement de nos itinéraires. Nous sommes redevables à l'Eglise de ce que nous cherchons actuellement à mettre en place, à inscrire d'une manière nouvelle au cœur du monde où nous vivons, d'une manière qui, le plus souvent, n'est pas encore balisée.

C'est pourquoi la communion de nos recherches ne se surajoute pas à nos divers engagements. Elle est pour nous un lieu d'exercice majeur de notre responsabilité ministérielle. Elle est un lieu de vérification et d'authentification ; un lieu où s'éprouve une fidélité dont nul d'entre nous n'a le secret, un lieu où l'avancée créatrice dans le service de la foi se discerne comme fruit de l'Esprit, un lieu également où peuvent se reprendre et se critiquer les avatars et les ratés inévitables qui s'inscrivent dans chacun de nos itinéraires.

Notre chance, c'est de pouvoir vivre aujourd'hui cette communion de recherches à partir d'une diversité d'itinéraires qui nous permettent de mesurer avec plus de lucidité et d'acuité ce que requiert ce service de la foi dans notre monde. Le risque serait de gaspiller cette chance en ne reconnaissant pas le travail de confrontation et de vérification ecclésiales qu'elle nous demande de mettre en œuvre.

Mais cela, c'est l'enjeu de la journée de demain.

La Parabole de la brebis retrouvée

Pierre Derouet

Matthieu 18/ 12-14

*Quel est votre avis ?
Si un homme a cent brebis
et que l'une d'elles vienne à s'égarer,
ne va-t-il pas laisser les 99 autres
dans la montagne
pour aller à la recherche
de celle qui s'est égarée ?*

Et s'il parvient à la retrouver,

*en vérité je vous le déclare,
il en a plus de joie pour elle*

que pour les 99 qui ne sont pas égarées.

*Ainsi votre Père qui est aux cieux
veut qu'aucun de ces petits ne se perde.*

Luc 15/ 4-7

*Lequel d'entre vous,
s'il a cent brebis
et qu'il en perde une,
ne laisse pas les 99 autres
dans le désert
pour aller à la recherche
de celle qui est perdue
jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ?*

*Et quand il l'a retrouvée,
il la charge sur ses épaules,
tout joyeux,
et, de retour à la maison,
il réunit ses amis et ses voisins
et leur dit :*

*« Réjouissez-vous avec moi,
car je l'ai retrouvée,
ma brebis qui était perdue ! ».*
*Je vous le déclare,
c'est ainsi qu'il y aura de la joie
dans le ciel*

*pour un seul pécheur qui se convertit,
plus que pour 99 justes
qui n'ont pas besoin de conversion.*

Nous avons ici une parole du Seigneur sous forme de parabole : la parabole de la brebis retrouvée. Nous la retenons présentement non pas en tant que parabole ; autrement dit, nous n'allons pas nous occuper de ce qu'est la parabole comme genre littéraire.

Nous la retenons comme une parole du Seigneur transmise *par deux traditions différentes*, derrière lesquelles nous pouvons percevoir les *préoccupations particulières de deux communautés chrétiennes*, et grâce auxquelles nous pouvons caractériser *deux attitudes-clés de Jésus* (1).

Deux traditions différentes

Se rapportant à un enseignement de Jésus, les deux traditions présentent des *ressemblances évidentes*. Elles rapportent une petite histoire suivie d'une leçon (ou application). L'histoire est un court récit qui se déroule en deux moments : la recherche de la brebis égarée, la joie pour la brebis retrouvée.

Quant à la leçon, elle est introduite par le mot « ainsi ».

Les deux traditions ont conservé la même construction, avec des expressions semblables : un homme... cent brebis... une d'elle... et 99 autres... l'homme part à la recherche... trouve... se réjouit... Elles sont d'accord également sur la « pointe » de l'histoire qui est *la joie pour la brebis retrouvée*.

Je ferai remarquer ici combien il est important, pour être fidèle au Message évangélique, de respecter la construction d'où jaillit le sens. Le sens s'élabore progressivement à travers la construction de l'histoire et il surgit de ce qu'on appelle « la pointe » de l'histoire, là où précisément le récit veut nous conduire. Or ici, ce n'est pas l'égarement de la brebis, c'est la joie de l'homme qui la retrouve.

A cet égard, les titres qui sont mis par les traductions du Nouveau Testament à ce passage évangélique, ne sont pas in-

(1) Ces réflexions sont inspirées du travail de Jean Delorme : « *Des Evangiles à Jésus* », ed. Fleurus, p. 17-26.

nocents. La Bible de Jérusalem titre « La brebis égarée », la TOB titre « parabole de la brebis retrouvée ». Le titre que nous choisissons, est significatif de la façon dont nous recevons cette parole. Cette parole va-t-elle être prétexte à gémissements, à doléances, à condamnations pour les égarements des hommes, en leur enjoignant d'avoir à se convertir ? Ou va-t-elle être une invitation à être joyeux nous-mêmes et à partager entre nous la joie de Dieu pour tout ce qui peut conduire les hommes à la rencontre de Celui qui les appelle, les recherche et les attend ?

Il ne s'agit pas de notre humeur. Il s'agit de la fidélité au texte, à ce qu'il veut dire, au message qu'il délivre. Il est donc important de noter la convergence des deux traditions sur ce point fondamental : la joie pour la brebis retrouvée. Et cela interroge notre regard pastoral.

Les deux traditions présentent aussi des *différences* à ne pas sous-estimer, car elles sont significatives.

a) Différence dans la façon de raconter :

— *Luc* est plus incisif, plus interpellant ; il met chacun de ses auditeurs dans la peau de l'homme qui perd la brebis ; son récit est plus concret et plus vivant.

— *Matthieu* est plus didactique, il invite à réfléchir ; son récit est plus sec et plus schématique.

b) Différences surtout dans l'application :

— En *Luc*, la *joie* fait partie de l'application, comme elle est une des composantes du récit : « Il y aura de la joie pour Dieu (le mot *ciel* = pour Dieu — il est employé par les Juifs pour désigner Dieu sans prononcer son nom) à cause d'un seul pécheur qui se convertit, plus qu'à cause de 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion ». Il y a cohérence parfaite entre le récit qui culmine dans la joie pour la brebis retrouvée, et l'application qui met en relief la joie de Dieu pour un seul pécheur retrouvé. Il y a correspondance entre la joie de l'homme avec ses amis et ses voisins, et la joie de Dieu.

— En Matthieu, la joie ne se retrouve pas dans l'application. La leçon porte essentiellement sur la *volonté du Père* qui ne veut pas qu'un seul de ses petits se perde. L'homme qui ne veut pas qu'une seule de ses brebis s'égare, devient l'image du Père qui ne veut pas qu'un seul de ses petits se perde. Il y a moins de cohérence. L'application a glissé sur un autre centre d'intérêt.

Ainsi la parole de Jésus n'est pas rapportée de façon identique dans les deux traditions. Cette observation nous conduit à une première remarque :

Les deux traditions sont concordantes sur le fond et témoignent par là qu'elles correspondent toutes les deux à un enseignement de Jésus. Mais elles ne s'enferment pas dans le souci borné d'une fidélité littérale. Nous remarquons cela dans toutes les traditions évangéliques : à la fois leur *fidélité* et leur *liberté* dans la transmission des paroles de Jésus comme des souvenirs de sa vie. Ceci est également vrai pour des paroles extrêmement importantes comme par exemple le Pater ou les paroles de l'institution de l'Eucharistie.

Cette remarque ne suffit pas. Il faut se demander pourquoi il en est ainsi. Et l'on est amené à une seconde constatation : derrière chaque tradition, il y a une communauté chrétienne qui actualise pour elle-même la parole de Jésus. Chaque communauté, à l'écoute d'une part de sa vie, de ses besoins, de ses préoccupations — et à l'écoute d'autre part de l'Esprit, *actualise dans son présent* la parole de Jésus. L'Evangile de Jean nous en donne la raison profonde : « Je vous ai dit ces choses tandis que je demeurais auprès de vous ; le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit » (Jean 14, 26). Dans la transmission des paroles de Jésus, jouent à la fois le *souvenir* de ce que Jésus a fait ou dit, et l'*action* de l'Esprit qui amène à en pénétrer la signification profonde dans ce que les communautés chrétiennes vivent au fil de leur propre histoire.

Dans notre lecture des Evangiles, évitons donc de niveler les traditions évangéliques. Acceptons au contraire d'assumer la diversité des lectures des paroles de Jésus — et d'assumer

cette diversité déjà au niveau des premières communautés, en essayant de comprendre pourquoi. Ainsi nous sommes amenés à découvrir derrière la double tradition de la brebis retrouvée, les préoccupations particulières de deux communautés chrétiennes différentes.

Deux communautés chrétiennes

Lorsque nous lisons un passage de l'Evangile, nous pensons que les seuls acteurs sont ceux que nous voyons agir et entendons parler. Ici, c'est Jésus et les disciples auxquels Jésus s'adresse. Mais il y a aussi d'autres acteurs : se sont les communautés chrétiennes qui, à travers ces témoignages, agissent, parlent, réagissent. Ce sont des *acteurs « cachés »*. Nous ne les percevons pas immédiatement. Il est pourtant important d'essayer de les découvrir. Ces communautés ont vécu l'événement Jésus-Christ dans leur aujourd'hui à elles ; et dans leur diversité, elles opèrent un peu pour nous comme un prisme qui décompose sans les épuiser, les multiples aspects de l'unique événement sauveur, de la Parole qui s'est fait chair en Jésus-Christ. Dès le début, l'unique événement a été vécu dans des situations particulières et exprimées dans des traditions différentes : *une* Parole et *des* Evangiles. Il est utile de découvrir les questions des premières communautés, leurs réflexions, leurs voies d'approche, leurs façons de comprendre les enseignements de Jésus. Non pour les copier ou les répéter, mais pour nous laisser interpellé dans notre aujourd'hui à nous, comme elles l'ont été elles-mêmes en leur temps dans leur aujourd'hui.

Donnons donc maintenant la parole à ces « acteurs cachés ». Nous découvrirons leurs préoccupations en étant attentifs au *contexte* où se trouve insérée la parabole en Matthieu et en Luc. Ces contextes sont très différents.

a) *En Matthieu*, la parabole se trouve dans une série d'instructions diverses qui ont été regroupées dans le chapitre 18 et qui toutes ont pour objet *la manière de se conduire en-*

tre chrétiens dans la communauté : le pardon mutuel, la prière en commun, la correction fraternelle. Du verset 2 au verset 14, il est notamment question des « petits » :

— L'application de la parabole concerne les « petits ».

— La parabole est introduite par la recommandation : « Gardez-vous de mépriser chacun de ces "petits" » (verset 10).

— Plus haut (verset 6) « quiconque entraîne la chute d'un seul de ces petits qui croient en moi ».

— Jésus place au milieu de ses disciples un enfant (v. 2) et il dit : « celui-là donc qui se fera petit comme cet enfant, voilà le plus grand dans le Royaume » (v. 4).

— Et le tout se trouve accroché à la question des disciples : « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ? » (V. 1). Nous savons combien cette question cache de querelles parmi les disciples, leurs disputes pour la première place (Mt 20, 20) leur tentation de rabrouer les petits (Mt 19, 13).

A travers ce regroupement — qui est l'œuvre de la communauté — nous entendons la communauté matthéenne (l'acteur caché) nous dire qu'elle a un problème avec les petits, que ses membres n'échappent pas à la tentation de la supériorité, à la fascination de la grandeur et de la puissance. Il y a parmi eux des gens fragiles, exposés au scandale (v. 6) ou des pauvres exposés au mépris (v. 10). Quel cas en fait-on ?

La communauté matthéenne est une communauté judéo-chrétienne. C'est à une communauté de ce genre que Jacques s'adresse dans sa lettre où nous découvrons le même problème : quel cas fait-on des petits ? (Jacques 2, 2-7).

Ainsi s'explique le glissement dans l'application de la parabole de la brebis retrouvée. La communauté matthéenne reprend la parole de Jésus pour souligner la valeur qu'a aux yeux de Dieu un seul de ses petits : « Ainsi votre Père qui est aux cieux, veut qu'aucun de ses petits ne se perde ». La

volonté permanente du Père est en faveur d'un seul de ses petits.

Et comme pour garantir que cette volonté sera effectivement respectée, tout le passage est encadré :

— au début par l'épisode de l'enfant, qui est un appel à l'humilité ;

— à la fin par la question de Pierre sur le pardon qui, avec la parabole du débiteur impitoyable, est un appel au pardon, à la gratuité. Humilité et gratuité : c'est la double garantie que la priorité donnée aux petits sera effectivement réalisée.

b) *En Luc*, le contexte est différent. La parabole se trouve dans un regroupement de trois autres paraboles semblables qui constituent le chapitre 15 : la brebis retrouvée, la pièce de monnaie retrouvée, le fils retrouvé qui s'enrichit de la tension entre la joie du père et la jalousie du fils aîné. Toutes les trois sont construites de la même façon sur l'antithèse « perdu-retrouvé » derrière laquelle il y a l'antithèse « mort-vie » qui rappelle la résurrection : « Ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé » (v. 32). Toutes les trois culminent sur la joie prioritaire pour la brebis, la pièce, ou le fils retrouvé. Elles sont introduites par les murmures des pharisiens et des scribes qui se scandalisaient de l'attitude de Jésus permettant aux pécheurs et aux collecteurs d'impôts (c'est-à-dire aux « exclus » d'Israël) de s'approcher de lui et de l'écouter, leur faisant bon accueil et mangeant avec eux.

A travers ce regroupement — qui est aussi l'œuvre de la communauté — nous entendons cette communauté nous dire ses préoccupations. N'oublions pas qu'il s'agit d'une communauté de païens convertis qui vit dans le monde grec. Son ouverture au monde païen, son accueil de « ceux du dehors » ou de « ceux qui sont au loin » (Eph. 2, 13), risque d'être bloqué par ceux de ses membres qui, comme le fils aîné de la 3^e parabole, sont conscients d'habiter dans la maison du Père, se targuent de leur fidélité (« voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais

désobéi à tes ordres »), et se renferment sur leur foi comme sur un privilège jalousement possédé. Ils reproduisent pour leur propre compte, l'attitude des pharisiens qui se drapaient dans leur justice et méprisaient les autres (cf. Luc 18, 9-14). Leurs murmures sont l'écho des murmures des pharisiens et des scribes (Luc 15, 1-2).

La communauté chrétienne qui est derrière la tradition lucanienne, veut prévenir ses membres contre la tentation de la foi — privilège et de la communauté — ghetto. Elle veut les maintenir dans la fidélité au « mystère » tel que le définit la lettre aux Ephésiens, à savoir : « Les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, associés à la même promesse, en Jésus-Christ, par le moyen de l'Evangile » (Eph. 3, 6).

Tout l'Evangile de Luc est traversé par cette préoccupation de l'universalité du salut proposé aux hommes en Jésus-Christ. C'est pourquoi l'application de la parabole porte sur la joie plus grande pour un seul qui se convertit que pour les 99 autres qui n'ont pas besoin de conversion. C'est un avertissement aux membres de la communauté de ne pas s'enfermer dans une mentalité de justes (nous dirions de « bien pensants ». C'est un appel à s'ouvrir à la générosité de Dieu qui n'a pas de limite et à trouver sa joie, non pas dans l'auto-satisfaction, mais dans la recherche de ceux qui n'ont pas rencontré Jésus-Christ.

Deux attitudes-clés de Jésus

Entendre la voix des « acteurs cachés », i. e. des communautés qui sont derrière les traditions évangéliques et qui constituent les milieux dans lesquels et pour lesquels ces traditions se sont formées, c'est mettre nos textes en situation dans la vie même des premières communautés chrétiennes. C'est du même coup montrer que dès le début, les paroles de Jésus ne sont pas reçues comme des paroles figées dans un passé, mais comme des paroles vivantes. Les traditions évan-

géliques ne se proposent pas de re-construire un passé, mais d'éclairer un présent où les paroles de Jésus s'actualisent.

Nous l'avons dit plus haut . nous avons à découvrir la façon dont les premières communautés chrétiennes ont compris les enseignements de Jésus dans leur aujourd'hui, non pas pour les copier ou les transposer, mais pour nous laisser interpeller dans notre aujourd'hui à nous et pour discerner ce que signifient les paroles de Jésus pour nous maintenant.

Pour se faire, nous devons être à l'écoute de la vie des hommes d'aujourd'hui et de l'Esprit. Et pour opérer ce discernement nécessaire — qui ne peut se faire qu'en Eglise, ensemble (cf. Mt. 8, 19-20) — nous avons des *points de référence permanents* dans certaines attitudes-clés de Jésus, qui sont identifiables à travers les traditions évangéliques.

Dans la double tradition de la brebis égarée, nous pouvons identifier deux attitudes-clés de Jésus que nous retrouvons à travers tout l'Evangile.

— La première, c'est son souci prioritaire *des petits, des pauvres*. Cette attitude est nettement exprimée dans la tradition matthéenne de la brebis égarée, mais elle se manifeste également dans tout le comportement de Jésus vis-à-vis des malades, de tous ceux qui souffrent, des déshérités, des humbles, des pauvres — et plus encore, dans le choix qu'il a fait pour lui-même de refuser la grandeur et la puissance. Pendant sa vie, il s'est situé du côté des pauvres, dans sa mort, il se situe parmi les condamnés.

— La seconde, c'est son refus de *se laisser enfermer dans les cercles* de ceux qui se disent justes. Nous l'avons remarqué dans la tradition lucanienne de la brebis égarée. Nous l'identifions également dans le comportement de Jésus à l'égard des collecteurs d'impôts (publicains), des lépreux, des pécheurs — bref à l'égard de tous les « exclus » d'Israël. Au grand scandale des bien-pensants. L'épisode de Zachée en est l'illustration vivante : Voyant cela, tous murmuraient ; ils disaient : « C'est chez un pécheur qu'il est allé loger ». Mais Jésus rétorque : « Aujourd'hui le salut est venu pour

cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet le Fils de l'homme est venu *chercher* et sauver ce qui était *perdu* ! » (Luc 19, 7, 9, 10).

Concluons par ces réflexions de Günther Bornkamm dans :

« Qui est Jésus de Nazareth ? »
(Editions du Seuil), p. 52-53.

« La prise de position de Jésus vis-à-vis de la loi, en particulier à l'égard du sabbat, sa critique de rites de purification, son propre comportement qui n'était en rien celui d'un ascète, (Mt 11, 19) et spécialement son souci du peuple et son attitude, scandaleuse pour tous les Juifs pieux, à l'égard des publicains et des pécheurs, tout cela démontre une opposition radicale aux cercles fermés de « dévots », tout comme aux représentants du judaïsme officiel. S'il y a quelque chose de remarquable dans la prédication et dans l'activité de Jésus, c'est précisément le fait qu'elles n'allaient pas dans le sens d'un rassemblement des « justes » et des « pieux », donc de l'organisation d'un "saint reste" ».

Carnet de la Mission

Le Père de Georges CROISSANT (Reims), celui d'Isidor BARANDIARAN (Equipe Hôtellerie Paris) et la Mère de Jacques BERTELOOT (Lyon) sont décédés récemment. Que leurs familles et leur amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Jean GENTILE né en 1908 à La Bédoule (Bouches-du-Rhône) et ordonné prêtre en 1931 est décédé subitement au début septembre. C'était une figure bien connue de la région Marseillaise et des anciens de la Mission de France.

Voici quelques extraits de l'homélie prononcée par Jean Arnaud à la Belle de Mai, paroisse de l'agglomération Marseillaise dont Jean GENTILE était le responsable :

« Nous venons de vivre, tous, ces jours-ci, un grand événement : l'entrée au Paradis du Père Jean GENTILE. Événement subit et imprévu qui nous a saisis et nous laisse encore tout douloureux aujourd'hui : événement porteur de grâce et de Lumière, en même temps, qu'il nous faudra méditer et « ruminer » avec le recul du temps.

Tout s'est déroulé avec la plus grande rapidité. Dimanche dernier, il était ici avec nous. Il s'était beaucoup dépensé pendant 3 jours pour accueillir un foyer ouvrier d'Amérique Latine, d'Argentine... Après la Messe de 11 h, il avait provoqué une petite réunion, ici, avec ce ménage et quelques amis. Il avait fait l'interprète, car il parlait couramment l'espagnol.

Il comptait aller voir le docteur lundi, car il se sentait très essoufflé.

Lundi matin, il a lu le journal, parlé de la prochaine réunion de notre équipe de prêtres... Vers 8 h 30, il est venu à l'église pour prier comme il faisait chaque matin. Puis il est allé à la sacristie chercher la clé du tabernacle pour porter la Communion à une malade âgée. Il est tombé, d'un seul coup, dans la sacristie, c'est là qu'on l'a trouvé quelques minutes après sans vie.

Son visage ne portait aucune trace d'angoisse, il était paisible. Le Christ l'avait saisi et emmené, tout d'un coup, en pleine activité apostolique. Ce genre de mort correspond au style de sa vie. Sa mort est la signature de sa vie ».

Après les obsèques qui réunissaient des chrétiens, des militants du P.C., de la C.G.T., de la C.F.D.T., tous ses amis, l'un d'entre eux écrit dans la Marseillaise du 17 septembre :

« C'était un homme qui sentait la classe ouvrière comme on doit la sentir »... ainsi parlait dans mon dos un militant ouvrier...

Jean GENTILE, nous te disons notre peine après ton départ. Toi qui étais le fils d'un tailleur de pierre de La Bédoule, tu es resté toute ta vie le fils de la classe ouvrière.

Nous sommes toujours avec toi dans la lutte ».

Ouvrages reçus

La Côte d'Adam

Gilbert LE MOUEL
Ed. Ouvrières. 109 p.

Mon meilleur pote : Le Christ

Guy LEGER
Ed. Ouvrières. 123 p.

**L'Expression de la Foi
dans les cultures humaines**

Jules GRITTI
Le Centurion. 153 p.

**La femme : antiféminisme
et christianisme**

Jean-Marie AUBERT
Ed. Desclée. 224 p.

**La prédication apostolique
et ses développements**

Charles-Harold DODD
Ed. Universitaires. 114 p.

La joie du don

Mère Teresa de CALCUTTA
Ed. Seuil. 74 p.

Numéros disponibles

- n° 44 : « Tous responsables dans l'Eglise ? »
Bien comprendre le dossier « Lourdes 1973 » (Comité épiscopal de la Mission de France) — Au service de la Mission de l'Eglise : une association entre les diocèses et avec la Mission (Bureau Responsable de l'Association).
- n° 45 : Dieu « parle » -t-il aux hommes ?
(Jean Rémond) — Glanés ici ou là :
— Pour quelles raisons je crois que Dieu parle aux hommes (Jean Rémond) — Le Message apostolique de la Résurrection (Pierre Derouet).
- n° 46 : André Bossuyt, évêque de la M.d.F. —
Anniversaire : Le Père Suhard —
Synode. Objectif 74.
- n° 47 : Les jeux de la mort et du hasard
(Julien Potel) — L'homme devant la mort (Marcel Massard).
- n° 48 : Plantation de l'Eglise... — Germination de la Foi (J. M. Ploux).
- n° 49 : Ce qui est vécu aujourd'hui par la Mission de France et l'Association
(Equipe centrale et Comité épiscopal — Lourdes novembre 74).
- n° 50 : Eglise locale et pouvoir en place
(Equipe de Gennevilliers — M. Massard) Table thématique Janv. 67 -
Déc. 74.
- n° 51 : Prêtre dans la navigation (Roland Dorriol) — « Parole d'espérance réalisée » (Pierre Laurent) — Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine (Eugène Gernigon) — Région Nord et Ouest.
- n° 52 : Annonce de la Parole du ministère presbytéral (Atelier Equipes urbaines) — Recherche, parole et ministère (René Salaün).

Notre vie intéresse des Jeunes.
Certains partagent déjà notre recherche,
D'autres peuvent les rejoindre.

Il nous faut leur donner l'occasion de s'exprimer et permettre un partage dans leur langage.

La LETTRE AUX COMMUNAUTES édite avec ce numéro un supplément :

VIN NOUVEAU

Il est rédigé par et pour des jeunes de 18 à 28 ans... Nous comptons sur vous pour le faire connaître.

Plusieurs numéros doivent sortir au cours de l'année 1975-1976.

Au sommaire :

25 ans après. Quelle Eglise allons-nous mettre en œuvre ?

Des jeunes étaient à la session de juillet ;
Ils réagissent.

Enfin le vent se lève.

Une équipe livre ses impressions
sur l'engagement de 7 jeunes.

Un guide de lecture d'un passage de l'Ecriture.

Le numéro : 2 francs. — Pour recevoir les suivants, envoyer 5 francs à LETTRE AUX COMMUNAUTES - C.C.P. Paris 21.596.44 V, en réexpédiant la fiche ci-dessous à L.A.C. (Vin Nouveau) - B.P. 38 — 94120 Fontenay-sous-Bois.

VIN NOUVEAU

NOM : Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Désire recevoir le supplément VIN NOUVEAU en : exemplaires.